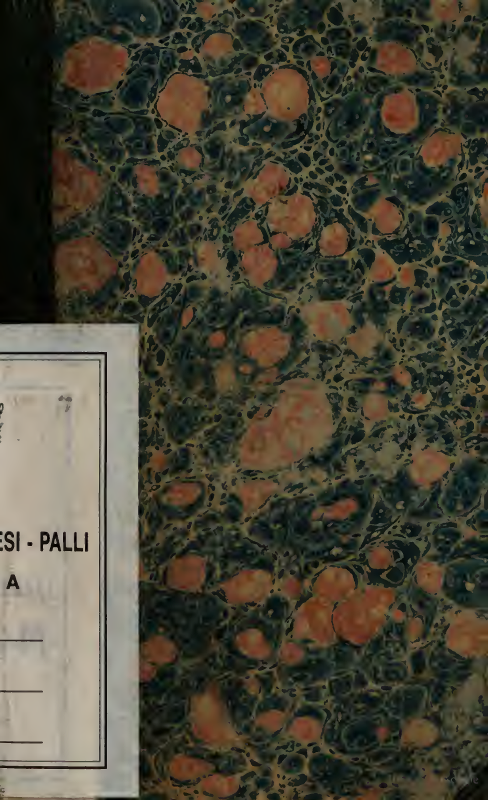
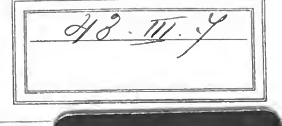
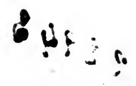


ESI - PALLI
A



OEUVRES

DE FLORIAN.




Don Quichotte .
Tom . 3 .
Macret Sculp .

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

BRIAND, Libraire, rue des Poitevins, n.º 2,
au coin de la rue Hautefeuille.

1810.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SUITE
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avait perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle...... A ce mot la princesse s'arrêta, parce qu'elle ne se souvenait plus du nom que le curé lui avait donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt : Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit troublée en rappelant ses infortunes : elles sont telles, que votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleurait sur votre destinée, et que

personne sur la terre n'était aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble : je me crois remise à présent, et j'espère pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appelait Tinacrio le savant : on l'avait ainsi surnommé parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes états seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande île voisine, et nommé Pandafilando des yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire si je voulais épouser Pandafilando; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt

qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre : il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don Gigotte ou Quichotte; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il aurait vers l'épaule un sein noir marqué sur la peau.

En cet endroit don Quichotte appela son écuyer : Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout-à-l'heure. Pourquoi faire ? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre père a désigné. Ce n'est pas la peine, répondit Sancho; je sais que vous avez un sein au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie : d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près; les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célèbre, non-seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans

doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga, c'était à Ossone qu'elle avait, pour la première fois, entendu parler du grand don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangère qui ne s'exprime pas bien. Je dois encore vous faire part que mon père Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes états et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris : entends-tu ce qu'on me propose? Avais-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à

genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très-grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortège qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si long-temps..... Il suffit; je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudrait m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur, interrompit Sancho en colère? que diable dites-vous donc là? Comment! vous seriez capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir, et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en

comparaison ! Qu'elle aille se cacher, la laide ! elle n'est pas seulement digne de déchausser madame la princesse. Ah ! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh ! monsieur, mariez-vous, mariez-vous, croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphêmes sans un transport de fureur : il lève aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises ! Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée ! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélitre, langue de vipère, que toute ma valeur me vient d'elle seule ; que sans elle je ne pourrais rien ; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi, et que je ne vis, n'existe, ne respire que par elle ? Méchant, lâche, ingrat écuyer que j'ai tiré de la poussière pour le faire comte ou marquis (car je regarde cela comme fait), vous osez déjà médire de celle à qui vous devez votre élévation.

Sancho s'était réfugié derrière le palefroi de la princesse, d'où il écoutait en silence tout ce

que disait don Quichotte. Dorothée implora sa grâce, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit-elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous deviez à cette illustre Dulcinée que j'honore sans la connaître, et que de bon cœur je voudrais servir. Nôtre héros, appaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dès qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginez de Passamont, le même qui l'avait volé dans la Sierra-Moréna. Ah ! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie ; rends-moi mon âne, voleur ! Ginez qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois ; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà

près de son âne, il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse : Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami ! comment t'es-tu porté, mon enfant ? comment as-tu pu vivre sans moi ? ô le bien aimé de mon cœur ! L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho ; et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânons donnés par la lettre-de-change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : Oublions nos querelles, ami, et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée ? que faisait-elle ? que lui as-tu dit ? que t'a-t-elle répondu ? quel air avait-elle en lisant ma lettre ? qui te l'a transcrite ? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais ; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point

que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu, si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— T'en souviens-tu bien encore ? — Non, monsieur, parce qu'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avais plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté, lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier. — Non, monsieur, elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains. — Non, monsieur, je crois même que ce blé n'était que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient ? — Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle était fort occupée de

son seigle ; elle me dit : Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'achève mon tas avant de la lire. — Ah ! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvemens de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étais condamné pour elle ? — Non, monsieur : elle ne me demanda rien ; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences ; que je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Il ne fallait point lui dire que je maudissais ma fortune ; je la bénis, au contraire, et je la bénirai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée. — Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi ? — Comment ! t'es-tu mesuré avec elle ? — Non, monsieur : mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne ; et c'est-là que je me suis aperçu qu'elle me passait de toute la tête.

Ici don Quichotte soupira tendrement. Ah ! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte; son amour est encore plus élevé, et sa grâce l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho, quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates de Saba ? — Non, monsieur; il faisait grand chaud, elle s'était donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisait. . . . . — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre ? — Elle ne l'a pas lue, monsieur, elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentait ses respects, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez le *Chevalier de la Triste figure !* Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver; elle m'a répondu que oui; que c'était un fort honnête homme:

pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut toujours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant. — Ma foi, c'est un très-bon usage; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fromage avec un peu de pain bis. — Oh! personne ne l'égale en générosité; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami, tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle; mon cœur brûle de lui obéir : d'un autre côté, j'ai fait serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah ! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit

avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion, mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé : si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie : n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole ; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas est ensuite mal reçu à se plaindre. — Je vois bien pourquoi tu désires si vivement ce mariage ; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé ; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons

dit; Dulcinée est si sévère, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonnerait pas la plus petite indiscrétion, et mon cœur se la reprocherait comme le plus grand des crimes.

Ils en étaient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'était revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dîna, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le dîner, il vint à passer un jeune garçon qui, apercevant don Quichotte, s'avança tout-à-coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnaissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main, et le présentant à la compagnie: Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-tems que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies

pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paierait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole. Parle à présent, mon ami André, ce que je dis n'est-il pas exact?

Très-exact, reprit le jeune garçon ; mais quand vous fûtes parti..... — Ton maître te paya sur-le-champ ? — Point du tout ; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie que j'ai dû ce beau traitement : si vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurais été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurais été payé de mes gages ; mais vous vîntes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie don Quichotte, amène-moi Rossinante ; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André ; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain avec un morceau de fromage : Tenez, mon

ami, lui dit-il; Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute, car nous autres écuyers de chevaliers errans, nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant: Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errans, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir! Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputait avec maître Nicolas, qu'elle avait pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi ! vous me la rendrez,

ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendait sa barbe, et la querelle devenait vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on dirait à don Quichotte que la princesse avait envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avait prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparait, Dorothée, Cardenio, le curé, racontèrent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avait fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déplorait l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'était pas la chevalerie, avait eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avait lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste; ces livres dont vous dites tant de mal font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moisonneurs se rassemblent ici les jours de fêtes : nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous

charment; et nous passerions la nuit entière, sans nous en apercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promènent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duègne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guère, monsieur, répondit-elle d'un air naïf: les coups d'épée ne m'amusent pas; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres! je serais curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avait quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta

les livres : c'étaient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diègue Garcias de Parèdes. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devraient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diègue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaira, reprit l'aubergiste, mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géans; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une rivière un grand serpent tout de feu? il s'élança

sur ce serpent, et le serra si fort qu'il allait l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout-à-coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là, il se trouva dans un palais de cristal, entouré de jardins superbes ; et le serpent devint un vieillard qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espére, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits ? A d'autres ! répondit l'aubergiste ; comment cela ne serait-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal ? vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettraient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé : vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurais trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable ; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avait pour titre : *Nouvelle du Curieux extravagant.* Aprés en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espèce de petit roman qui ne me paraît point mau-

vais, parce qu'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée ; aussi bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour espérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignèrent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

Le Curieux extravagant.

NOUVELLE.

Deux jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivaient ensemble à Florence : ils s'appelaient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avait tellement liés, qu'on ne les nommait que *les deux amis*. Anselme, plus galant que Lothaire, donnait quelquefois à l'amour le temps que son ami donnait à la chasse ; mais il était toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'était de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme : il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se résolut à demander sa main. Cette union était de tout point assortie ; Anselme était aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu de ses parens. Le mariage se fit

bientôt ; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remerciaient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu à peu ses visites devinrent moins fréquentes : sa délicate amitié lui faisait craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'éveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en aperçut, et s'en plaignit avec tendresse : il dit à Lothaire que jamais il ne se serait marié s'il avait pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissaient : il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même serait vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un refroidissement si cruel. Lothaire, sans avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses ; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui serait possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passèrent ainsi, Anselme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne vivre

qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte :

Tu crois, sans doute, mon cher Lothaire, que possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidèle des amis, je dois me trouver heureux : détrompe-toi ; je ne le suis point : un désir étrange, bizarre, insensé peut-être, me poursuit et me tourmente ; ma raison ne peut le vaincre ; sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami ; prends pitié de mon délire, et songe qu'il faut que je meure ou que ce désir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirais avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie : je veux éprouver ma femme ; je veux m'assurer que j'en suis aimé, que les promesses, les soins, les présens, tous les efforts qu'on tenterait pour la séduire n'ébranleraient point sa vertu ; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez

grand pour que sa résistance ait quelque mérite : et comme je ne connais personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on a pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible : je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins : si malheureusement ces soins semblent te promettre quelques succès, je connais mon ami, je suis encore tranquille ; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions, mon honneur est à couvert, et j'aurai satisfait un désir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fut long-temps à répondre ; il regardait fixement Anselme ; enfin il lui dit avec gravité : Si je n'avais pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurais pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai

de bon cœur ; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi ! reprit Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai ! tu veux que j'éprouve ta femme ! Mais écoute-moi, malheureux : tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle ; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu espères, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste : elle résistera, je n'en doute point, alors qu'auras-tu gagné ? que t'aura valu cette tromperie criminelle ? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura ? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses, qui te le reprocheras sans cesse, qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parce qu'une voix secrète te dira que tu ne le mérites plus ; toi enfin, dont le remords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poètes :

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie ;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie :
Tant que mon cœur me suit, mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi : l'amitié seule devrait t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutait dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix faible et triste : Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons ; je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le remède. Ta vertu, ta sagesse ont fait leur devoir ; regarde si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu, c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant pendant quelques instans à ma faiblesse, à ma folie. Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira : Camille ne cèdera point à une première attaque ; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de

s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit-il : puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse ne peuvent rien sur votre esprit, je n'écoute que l'amitié, je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi ; je promets de m'en acquitter. A ces mots, Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui dit-il, des musiciens, des sérénades, peut-être même des présens ; je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout ; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démence d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avait à faire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il les laissait tête à tête. Lothaire employa

ce temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille était de son avis ; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lothaire sortit. Anselme l'attendait dans la rue : Eh bien ! dit-il dès qu'il l'aperçut, es-tu déjà bien avancé ? as-tu fait ta déclaration ? l'a-t-elle bien ou mal reçue ? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans un premier entretien, mais j'ai préparé les choses, et j'espère pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience ! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête à tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet, ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en profita point ; mais il commençait à les redouter ; les attraits, l'esprit, l'amabilité de la charmante Camille l'avertissaient de fuir le danger. Il n'en était que plus attentif à répéter à l'imprudent Anselme que tous ses efforts étaient vains ; que, loin de lui donner la moindre espérance, Camille l'avait menacé de lui fermer

sa maison, même d'avertir Anselme. Fort bien, répondait celui-ci ; mais tu n'as fait encore que parler, il est temps d'en venir aux présens : les plus cruelles n'y résistent guère. Voici quatre mille écus d'or, que je te prie d'employer en pierreries, en bijoux, pour les offrir à Camille. Lothaire lui représenta qu'il abusait de sa complaisance, que ces honteux moyens lui répugnaient. Anselme promit que ce seraient les derniers ; et Lothaire, quoique las de le tromper, se résolut à le tromper encore.

Enfin, quelques jours après, au sortir d'un entretien avec Camille, Lothaire vint déclarer à son ami que l'offre de ses présens avait indigné la fidèle épouse, qu'elle l'avait traité de corrupteur infâme, lui avait marqué le dernier mépris, et qu'il était décidé à ne plus se présenter devant elle. Anselme l'écoutait d'un air aussi triste que mécontent : Ah ! Lothaire ! Lothaire, dit-il, combien peu tu te montres digne de ma confiante amitié ! J'ai tout vu, j'ai tout entendu, caché dans le cabinet voisin du salon de ma femme. Tu n'as pas dit un seul mot ; et par le ton que vous avez ensemble, il n'est malheureusement que trop sûr que jamais tu ne lui parlas d'amour.

Piqué d'être surpris à mentir, Lothaire

avoua non sans quelque honte, ce qu'il ne pouvait plus cacher, et promit, avec le dessein de tenir parole, d'exécuter cette fois ce qu'on exigeait de lui avec tant d'opiniâtreté. Anselme le lui fit jurer; et, pour lui donner encore plus de facilité que jamais, il prétexta des affaires pressantes qui le forçaient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne. Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'était pas absent, les visites de son ami; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vînt dîner avec elle, et ne la quittât pas un instant.

O misérable insensé! ô malheureux ennemi de toi-même! que cherches-tu? que vas-tu faire? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses; la vertu seule avec toi règne dans son cœur innocent; un tendre et fidèle ami ne respire que pour t'aimer; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur: et ce bonheur te lasse, t'accable! et tu emploies, pour le

détruire, tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton ame ! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains, et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices !

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille ; mais il ne la trouva plus seule. Une de ces femmes, nommée Léonelle, avait reçu de sa maîtresse l'ordre secret de rester au salon. Cette conduite que Lothaire admirait, l'espèce de gêne qu'elle lui faisait éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvrait sans cesse dans Camille, tout nourrissait, tout augmentait une passion que Lothaire s'avoua trop tard. Il n'était plus temps de l'éteindre : il s'en aperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force ; et, oubliant à la fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un moment où Léonelle était sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestaient que trop la violence. Camille, surprise, se lève, jette sur Lothaire un coup-d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devait

faire. D'après les ordres précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle écrivit le soir même ce billet à son époux, et l'envoya par un exprès;

« La confiance que vous m'avez témoignée
« en me laissant seule dans votre maison
« m'honore moins qu'elle ne m'afflige. Si votre
« retour n'est pas prochain, je vous demande
« la permission de me retirer chez mes parens.
« Là, du moins, je pourrai m'entretenir en
« liberté de ma tendresse pour vous; et du
« véritable chagrin que me cause votre absence.
« Cette conversation paraît ennuyer l'ami que
« vous m'avez ordonné de recevoir tous les
« jours. Il me semble se plaire davantage à
« me parler de lui seul. Ce peu d'accord
« dans nos sentimens rend nécessaire ici votre
« présence ».

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

Anselme fut transporté de joie en recevant cette lettre : il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parens, parce qu'il était sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle avait écrit, étonnèrent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser ; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion, augmentée par la résistance, n'était plus capable de s'arrêter, vint plus assidument chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimait, et, secondé par sa grâce, par

son amabilité naturelle, par l'extravagance d'Anselme, qui prolongeait exprès son absence, par le temps, qui, en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensait la veille, il s'aperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévère Camille commençait à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sincères, attend, épie, fait naître les occasions, les momens, surmonte pas à pas les obstacles, s'avance de succès en succès, empêche qu'on ne s'aperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'aurait pensé de Camille? Qui l'aurait dit de Lothaire? Tous deux étaient nés vertueux; jamais un seul désir coupable n'eût corrompu ces âmes pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcés chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire, à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit : Ami, sois satisfait; j'ai employé près de Camille tous les efforts, tous les moyens

que l'amour peut mettre en usage : après m'avoir marqué de la colère, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seraient humilians pour moi : reprends tes diamans que voilà, et jouis en paix du bonheur que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidèle ami, qui, disait-il, venait de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec prière, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressemens, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse : tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avait raison.

Quelques temps se passèrent ainsi, sans que les amans heureux eussent beaucoup de peine

à tromper un époux qui s'y prêtait avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avait été forcée de mettre dans sa confidence la jeune Léonelle, celle de ses femmes qu'elle aimait le mieux. Léonelle, sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter : elle eut bientôt un amant comme elle ; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avait le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusque dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisait sentir qu'elle avait perdu tout droit, même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant ; châtiment sévère, mais juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'était point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il attendait l'aurore auprès de la maison d'Anselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût un rival, et que Camille ne le trompât lui-même, comme elle trompait son époux : il poursuit en vain

ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux ; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille ; et dans sa fureur : Ami, dit-il, depuis trop long-temps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille : sa faiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise ; elle cède enfin ; elle m'a promis un rendez-vous pendant la première absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme ; tu t'assureras de son crime, et tu la puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit d'une voix altérée qu'il suivrait le conseil de Lothaire : il versa des larmes amères, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déjà Lothaire se repentait de ce qu'il venait de faire ; déjà l'amour dans son cœur l'emportait sur le ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il auroit pu satisfaire d'une manière moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendait. Il lui écrivit, l'accabla de reproches

mais l'avertit du péril qu'elle allait courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que c'était son propre amant qui s'était échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle, nous saurons nous tirer de ce pas difficile : nous ne vous demandons que d'être prêt à vous rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il était obligé de partir, avait feint de se mettre en route, et, par une porte secrète, était venu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savait là, se promenait à grands pas dans sa chambre, affectait d'être agitée, s'arrêtait, soupirait, parlait seule. Anselme, respirant à peine, suivait jusqu'au moindre de ses mouvemens. Tout-à-coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle : Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame! répond la servante; eh ! bon dieu ! qu'en

voulez-vous faire ? — Obéis, ne réplique pas. Léonelle apporta le poignard; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle avec des yeux brûlans de courroux : A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître, cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire; mais en aurez-vous la force? comment cacherez-vous ce meurtre? que dira votre mari? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de cette aventure? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls? interrompit Camille avec feu; je ne connais qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrage moi-même : je n'écoute, je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Anselme, transporté

de joie, de reconnaissance, d'amour pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds : mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle ; il essuya les larmes de tendresse qui déjà baignaient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'aperçut, elle se leva, saisit son poignard ; et plaçant la pointe contre sa poitrine : Arrêtez, dit-elle, ou j'expire ; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la première fois, vous avez osé me parler d'amour. Ce que j'en dis à mon époux était suffisant pour l'instruire : il ne fit pas semblant de m'entendre ; sans doute il était rassuré par son estime pour moi, par son amitié pour vous. Je crus alors que mes dédains, mon silence, ma conduite, vous guériraient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée, il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisque oubliant à la fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous était chère, à l'amitié dont vous sembliez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance si humi-

liante pour moi, je vous ai promis, pour m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins : je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez pas à aucun reproche : je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien ; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir, elle se frappe, malgré ses efforts, légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvait aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son aveugle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédait la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure était dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie ; il se félicitait de son bonheur, il embrassait mille fois son ami, qui, triste, accablé de remords, avait à peine la

force de recevoir ses caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour ; et, grâce à cette horrible comédie, les deux amans continuèrent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûtèrent enfin la vie.

CHAPITRE XXXV.

Épouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.

Il ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchait don Quichotte, en criant : Au secours, messieurs ! au secours ! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc, répondit le curé en laissant sa nouvelle ; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. En même temps on entendit don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre : Arrête, arrête, Malandrin, voleur, scélérat infâme ; je te tiens enfin, je te tiens ; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces mots, il s'escrimait contre les murailles. Oh!

c'est une affaire finie, reprit Sancho, le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains; je gage que don Quichotte, ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise; cette chemise, assez courte par devant, l'était encore plus par derrière. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts, comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en rêvant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste, à ce spectacle,

voulut se jeter sur le chevalier ; Cardenio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avait accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner , en apercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros ; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait tout comme d'une fontaine ; et le diable l'a emportée ; je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints ? lui répondit l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin dans lequel nage tout ce grenier ! Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer ! Tout cela est bel et bon, disait Sancho ; mais j'ai vu rouler cette tête ; et, faute de la retrouver, j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout-à-coup il tombe aux pieds du curé : Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. Vous l'entendez, s'écriait Sancho; il est dans le sac le géant; à demain la noce, et mon petit royaume! Fils de Satan, reprenait l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois; je te jure bien que ton maître et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la dernière goutte. Oui, sûrement, ajoutait sa femme avec une voix glapissante qui perçait au milieu de toutes les autres; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon père. La fille de l'aubergiste, sans rien dire, souriait; et la bonne Maritorne accompagnait de toutes ses forces les criailleries de sa maîtresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voul t bien se

remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivait avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectait devant son mari de marquer de la haine à Lothaire; celui-ci ne s'en plaignait point, il en était trop dédommagé; mais Anselme reprochait à sa femme d'être injustement prévenue contre l'ami le plus cher à son cœur; et c'était entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'aurait rien osé refuser, en était devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênait sur rien. Certaine qu'on lui passerait tout, depuis la scène du poignard, elle continuait chaque nuit à recevoir son amant dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une simple cloison.

Une nuit, Anselme éveillé crut entendre quelque bruit dans la chambre de Léonelle: il se lève, s'arme aussitôt, court, et trouve de la résistance à la porte. Irrité par ce mystère, il pousse avec force, il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écriait d'une voix altérée : Apaisez-vous, apaisez-vous, seigneur; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léonelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie, en promettant de lui révéler des secrets importans à son honneur. Parle tout à l'heure, répondait Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il saurait tout. Anselme, que Camille inquiète rappelait de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'était passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrît son crime. Son trouble, sa frayeur furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie que de s'enfuir de la maison. Elle attendit

qu'Anselme fut endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or; et, gagnant la porte de la rue dont elle avait une clef, elle courut avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le danger qui la menaçait; et, pour sauver du moins les jours de la malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur était la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il allait, sort aussitôt de la ville.

Anselme, pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se lève, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle: les draps du lit noués à la fenêtre lui indiquent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire: il apprend à la porte que son ami a pris ce qu'il avait d'argent, et s'en était allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison déserte; valets, servantes, tout avait fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme, seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'univers, fut

prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parens qui demeurait à la campagne ; il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avait-il fait deux lieues, qu'il est obligé de descendre : il se laisse tomber au pied d'un arbre; et là, baigné de ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il était depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui venait de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nouvelle on disait à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur : Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme, vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappait de la maison de sa maîtresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille ? — Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots, le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il

avait de cher au monde, se traîna jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paraissait point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre : il trouva le malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la tête et la moitié du corps appuyées sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main glacée. Anselme n'existait plus; il était mort de sa douleur, en écrivant ces tristes paroles :

« La curiosité la plus insensée m'a coûté « l'honneur et la vie : si la nouvelle de ma « mort arrive jusqu'à Camille, qu'elle ap- « prenne, qu'elle soit sûre que je meurs en « lui pardonnant. C'est moi qui fus le seul « coupable; je méritai de perdre à la fois et « mon épouse et mon ami, en les exposant « tous les deux à l'inévitable..... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochait, prit le voile, et fit profession dans le couvent où elle s'était retirée : elle

mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul désir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands événemens dans l'hôtellerie.

Le curé venait de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs ? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs : au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc, et voilée; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur

une chaise peu loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écurie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet air de mystère. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle, ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force.

Le curé revint près de Dorothée qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui

offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée : Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes ; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée ; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : O Dieu! serait-il possible! me la rendriez-vous à la fin? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi; mais Dorothée est

évanouie. Le barbier, pour la secourir, se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Tous se taisaient; la crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenait ses sens, le curé veillait sur Cardenio, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand : Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même ; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il règne, où il règnera toujours ; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse ; je bénirai mon trépas, puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer, que Lucinde est morte fidèle.

Fernand l'écoutait en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothée, faible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi, daignez reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisait un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivais heureuse et paisible dans la maison de mon père; rien ne manquait à mes souhaits; j'ai cru vos sermens, monseigneur; et voyez l'état où je suis! Je vous aimai; depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers, sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des sermens que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous-même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne: il faut bien que sans le savoir, j'aie été coupable

aux yeux de Fernand ; puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagemens les plus saints ; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel, il livre à la honte, à l'opprobre les cheveux blancs de mon père, ma famille, tous mes parens, serviteurs fidèles, depuis tant de siècles, de ses aïeux qui les honoraient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait ? Votre mépris m'a fermé tout asile ; je n'en ai plus qu'auprès de vous ; vous êtes le seul, hélas ! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie ; souffrez que je sois votre esclave ; je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse ? »

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versait des pleurs ; Fernand lui-même, ému, troublé, ne respirait qu'avec peine ; son visage s'adoucissait, ses mains tremblaient, ses yeux mouillés cessaient de regarder Lu-

cinde. Enfin, la laissant tout-à-coup, il se tourne vers Dorothée ; et la relevant avec transport : Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée ; oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassait ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur, et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisait dans ses yeux tout ce qu'éprouvait son âme, le rassurait en pressant ses mains, lui répétait qu'elle était Lucinde, que Lucinde lui était rendue, qu'elle était à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amans ; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux : Hélas ! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux ? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu ? Non, non ; je vous connais trop bien ; je sais démêler mieux que vous tous les sentimens de votre âme fière,

sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne; et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme : vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'Amour seul, hélas! peut encore se plaindre : mais il ne se plaindra point; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du ser-

ment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée ; et se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser ; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre amans portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parens, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la

campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout ; et le hasard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminait enfin et ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.

Tandis qne ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui paierait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sancho s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à-vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venait de se réveiller. Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est

fait et conclu. Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrens. — Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur, vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât

son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fière avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée; que de haute et puissante reine, elle est devenue en un moment une simple particulière. Si le fameux roi Négremant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler..... tout

mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit don Quichotte, je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours, tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer: mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte, se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité: Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus

grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire ?..... Mordieu! je ne sais ce qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Apaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho, je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand, ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt

un long combat de politesse entre don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressemblait à un captif arrivant de chez les Maures, portait un gilet de drap bleu, sans collet, avec des demi-manches, de longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venait une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coiffure était de brocard, sa longue robe l'enveloppait toute entière. Le captif, d'une taille assez haute, paraissait avoir quarante ans : il était fort brun de visage, avait des moustaches longues, la barbe noire, et l'on distinguait sur son front un caractère de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvait lui donner une chambre particulière. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avait point; cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangère, dont l'habit piquait leur curiosité. Dorothée, toujours obligeante, fut la première à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveraient heureuses de lui faire

partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva, mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança : Mesdames, dit-il, pardonnez, elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette dame est chrétienne. — Elle l'est au fond du cœur; et c'est dans l'espoir d'être baptisée qu'elle a quitté Alger, sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le désir de connaître davantage et la Maure et le captif; mais personne n'osa faire d'autres questions. Dorothée s'assit près de l'étrangère, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardait le captif pour savoir ce qu'on lui voulait; et celui-ci lui dit quelques mots arabes; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égalait point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvait plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom

au captif, qui répondit qu'elle s'appelait Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement : *Non, non, Zoraïde; Marie, Marie.* Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmèrent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étrangère, en lui disant : Oui, oui, Marie, Marie. La Maure lui rendit ses caresses; et répéta de nouveau, *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé;* ce qui signifie point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de don Quichotte.

Le jour avait disparu ; et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse, dont il était le gardien, fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas ; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, le captif, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction.

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustrées, que nous le sommes ? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner,

en nous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la Triste figure dont la Renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de toutes les autres!

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres : mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science! Le guerrier la fait observer : son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix, la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : *Que la paix soit avec vous!* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutait notre héros avec attention et

plaisir : la plupart des convives étant militaires, trouvaient que don Quichotte était fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger et qu'il prêcherait ensuite ; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie ; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté : mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches, en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même par des hasards, bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance ; il oublie alors ses peines passées, et se

voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instans : il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés: je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galère, accrochent la galère ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abîme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avançant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense ? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'état ne peut les payer : il le sait, il n'en sert pas moins : il vole aussi rapidement

au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein, afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre ; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante ! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettrait en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincèrement qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdît tout-à-coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros, afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, don Fernand pria le captif de

vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser ; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

Je suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissait d'une fortune médiocre, qui passait pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon père la dissipa presque toute entière par une libéralité dont il avait contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vite à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvait à donner lui faisait oublier souvent qu'il était père de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissait cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvait se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein il nous appela, mes frères et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours:

Mes enfans, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'acquitte

pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien ; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison, je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune ; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrième ; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église, la mer, la cour.* Je souhaiterais que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisième militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses frères moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étais l'aîné, c'était à moi à parler, je répondis à mon père qu'il devait d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il était

le maître absolu ; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avait donnée, de nous soutenir nous-mêmes ; et j'ajoutai que mon goût m'appelait au métier des armes. Mon second frère témoigna le désir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque, pour devenir ecclésiastique.

Mon père, charmé, nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédait, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montait à trois mille ducats en or : pareille somme lui restait en fonds. Mes frères et moi, touchés de voir mon père, à son âge, abandonné de ses enfans, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnait. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étais celui de tous qui avait le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restait. J'avais assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes

nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et, nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devais m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon père, à mes frères; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me fallait pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je désirais de servir, venait de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche allait commander l'armée navale que le saint-père, l'Espagne et Venise envoyaient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célèbre bataille de Lépante, où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais,

hélas ! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étais jeté l'épée à la main dans une galère ennemie, cette galère s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyaient : ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite ; le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople ; j'errai de galère en galère, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon père de ma triste situation, j'espérais, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté : mes efforts furent inutiles. J'étais enfermé dans une prison que les Maures appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-

mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachète. Dès qu'on sut que j'avais été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendait une rançon. J'eus beau dire que j'étais pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passais mes longues journées dans le bagne avec plusieurs Espagnols. La faim, la misère, nous affligeaient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisait chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger semblait avoir soif de leur sang : jamais il ne se montra clément que pour un soldat espagnol appelé *Saavedra* (1), qui s'exposa plusieurs fois aux supplices les plus affreux, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infidèles. Je pourrais vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignais d'être trop prolixe.

---

(1) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa vie à la tête de Galathée.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

Sur la cour de notre prison donnaient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant : ces fenêtres, selon l'usage des Musulmans d'Afrique, étaient infiniment étroites, et défendues par des jalousies où la lumière perçait à peine. Un jour que, seul dans le bagne, avec trois de mes compagnons, nous nous exercions à sauter, je levai les yeux par hazard, et j'aperçus suspendue à ces jalousies une canne au bout de laquelle était un mouchoir noué; la canne se balançait et paraissait nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades, à qui je la montrai, se hâta de courir sous la fenêtre ; mais la canne ausssitôt s'éleva ; et, par un mouvement à droite et à gauche, sembla faire entendre que ce n'était pas lui qu'on demandait. Le captif revint tristement ; la canne était déjà baissée : un autre alla tenter l'aventure, et ne fut pas plus heureux :

le troisième y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'était mon tour : j'approchai; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pièces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avait pas la moitié du pain nécessaire à son existence; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageait ma misère, et m'avait si clairement marqué que c'était moi qu'il voulait secourir. Je regardai longtemps la jalousie : j'aperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes révérences à la manière des Maures, en croisant nos mains sur notre poitrine. Un moment après nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et paraître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitait dans cette maison, et se plaisait à soulager ses frères; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamans que nous avions aperçu, ne s'accordaient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions

sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien : toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitaient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenait à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata ; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans le bagne, elle reparut tout-à-coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves ; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle était tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir, je fis signe que je lirais le papier ; et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savait l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignait beaucoup d'amitié depuis que j'étais captif, et me sollicitait de lui

rendre un service assez important ; c'était de signer que je le connaissais pour un honnête homme, rempli du désir secret de retourner à sa religion. Les renégats trop souvent abusent de ces certificats pour aller faire des courses chez les chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris ; mais celui dont je parle me paraissait de bonne foi. Je lui donnai ma signature, et, maître de son secret, qui l'aurait fait brûler vif, s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bagne. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendait bien ; il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* voulait dire *la Vierge Marie*. La lettre s'exprimait ainsi :

« Quand j'étais petite, mon père avait une
« esclave qui m'apprit dans notre langue la
« prière des chrétiens, et me parla souvent
« de Lela Marien. Cette chrétienne mourut :
« je sais qu'elle est allée avec Alla, parce
« qu'elle m'est apparue deux fois, et m'a dit
« que Lela Marien, qui m'aime fort, me

« conseillait de me retirer chez les chrétiens.
« Je ne sais comment faire pour m'y rendre :
« de tous les captifs que j'ai vus par ma fenêtre,
« aucun ne m'a paru aussi honnête homme
« que toi. Je suis très-belle, très-jeune, et
« je possède beaucoup d'or : vois si tu veux
« m'emmener, et devenir mon mari là-bas.
« Ne me trompe point ; car Lela Marien te
« punirait. Je crains bien que tu ne puisses
« lire ceci : prends garde de ne le montrer
« à aucun Maure, parce qu'ils sont tous des
« traîtres, et que, s'ils instruisaient mon père,
« tu serais cause qu'il me jeterait dans un
« puits. La première fois, je mettrai un fil à
« la canne ; tu pourras y attacher ta réponse.
« Si tu ne trouves personne qui te l'écrive en
« arabe, fais-la-moi par signe ; Lela Marien
« me l'expliquera. Qu'elle te garde ainsi
« qu'Alla, et cette croix, que je baise souvent,
« comme me l'a recommandé la captive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive, que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'aperçut que la lettre regardait un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura sur un crucifix qu'il portait caché dans

son sein, d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincère, si repentant de sa première faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savait déjà la moitié. Nous l'instruisîmes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une manière précise de l'intérieur de cette maison ; et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse, j'exprimais à la jeune Maure ma tendre reconnaissance et celle de mes compagnons ; je l'assurais qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle ; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Espagne je lui jurais sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paraître la canne. Elle descendit deux jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenait plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de cette maison était le riche Agimorato ; qu'il y vivait seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritière de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisait rechercher en mariage par plusieurs vice-rois d'Afrique.

Il avait appris de plus qu'une captive chrétienne, morte depuis quelque temps, avait élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordait avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit d'en venir à bout; mais avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il était sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet que le renégat me traduisit sur-le-champ.

« J'ignore comment nous pourrons nous en
« aller en Espagne : j'ai prié Lela Marien de me
« le dire; elle ne me l'a pas encore dit. Je crois
« que le meilleur parti serait de te racheter
« toi et tes amis avec l'argent que je te four-
« nirai par cette fenêtre : je t'en donnerai tant
« que tu voudras. Ensuite un de vous irait en
« Espagne, en reviendrait avec une barque
« chercher les autres, et me prendre moi-même.
« Cela serait fort aisé, parce que je vais passer
« l'été dans le jardin de mon père, situé au
« bord de la mer près de la porte de Babazon.

« Je voudrais que ce fût toi qui allasses et qui
« revinsses; car je me fie à ta parole. Prends-y
« garde. Lela Marien saurait bien te la faire
« tenir. Adieu, chrétien; qu'Alla te garde ! »

Après avoir lu cette lettre, chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque; mais le renégat combattit ce projet : Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dangereuse épreuve : on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs; après les sermens les plus solennels qu'ils reviendraient chercher leurs frères, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récemment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses (1). Croyez-moi, ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Tetuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission, parce que les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un

(1) Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même.

certain Maure que je connais; et, sous son nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendait notre sort : nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise était déjà commencée; que sa bonté seule pouvait en assurer le succès : je lui renouvelai mes sermens; et je reçus d'elle en peu de jours plus de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle irait s'établir au jardin de son père. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se rachetèrent avec les mêmes précautions; et, grâce aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devait aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du Captif.

Pendant ce temps, notre renégat s'était muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avait pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtait toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venait même jusque dans ce jardin demander des fruits à son père, qui n'en refusait à personne. Je m'assurai de mon côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fidèles, déterminés, que je m'attachai par des présens. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le soir, auprès du jardin d'Agimorato, et d'y venir un à un par différens chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir

Zoraïde, afin qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La première personne que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui, me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchais. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans le même langage; et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parût Zoraïde qui m'avait aperçu de loin. Je ne l'avais jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venait bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnaissance, que m'inspirait cet ange sauveur. Mes yeux admiraient ses traits; mais elle eût été moins belle que je l'aurais de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançait lentement; son père lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs femmes ou leurs filles aux chrétiens. Je contemplais en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étaient couverts de diamans; des bracelets

d'or, incrustés de pierres précieuses brillaient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe était brodée des plus grosses perles de l'Orient. Pour juger de ce qu'elle était avec des ornemens si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étais esclave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé, dans lequel son père l'aidait, pourquoi ne te rachètes-tu pas? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parce que mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta-t-elle avec un sourire; si tu m'avais appartenu, je ne t'aurais pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je, et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rougit à ce mot; baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce : Quand pars-tu, chrétien? — Demain, à ce que j'espère, sur un vaisseau français qui doit m'emmener. — Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau es-

pagnol ? Ces Français, dit-on, ne vous aiment pas. — Il est vrai ; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur. — Tu es marié, sans doute, et tu désires de rejoindre ta femme ? Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi de mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. — Est-elle belle, cette dame ? — Elle est si belle, que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit : Chrétien, je t'en félicite ; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille ?

Comme il parlait, un Maure accourut, en criant que quatre Turcs venait de sauter par-dessus les murs du jardin, et dépouillaient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom de Turcs ; les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des Maures, qu'ils traitent avec beaucoup d'insolence. Ma fille, dit Agimorato, retourne dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands. Et toi, chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi ! Je le saluai d'une inclination : il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue,

que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur : *Amexi*, chrétien, *amexi?* ce qui signifie, tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? Jamais sans vous, répondis-je : vendredi je viendrai vous prendre; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes; elle s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchais près d'elle, tremblant que son père ne revînt, quand tout-à-coup je le vis reparaître. Zoraïde à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard voyant que sa fille se trouvait mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répète encore, *Amexi*, chrétien, *amexi?* Ma chère enfant, répondit son père, rassure-toi; ce chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déjà partis. Je pris alors congé

du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendrait, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai les entrées, les sorties; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devait me donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille, le renégat n'avait pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étaient au rendez-vous à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devaient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville était déjà fermée, le jour avait disparu, et personne ne paraissait sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valait mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures qui ramaient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider: Vous perdez, dit-il, des momens précieux; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maîtres; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main : Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'était pas vaillant, surpris autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous ; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit ; nous arrivâmes en silence jusqu'à la maison. Zoraïde était à la fenêtre ; dès qu'elle nous aperçut, elle demanda, d'une voix basse, si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis qu'oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamans. Je la reçus un genou en terre : mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînais au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son père était au jardin. Oui, lui répondit Zoraïde, il est dans sa chambre où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon

pere, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous désirez, j'en possède assez pour vous faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans la maison. Je n'avais pas compris un seul mot de ce qui venait d'être dit : lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui : je déclarai hautement que je voulais qu'on obéît à Zoraïde, qu'on se soumît avec respect à la moindre de ses volontés, et je jurai d'immoler le premier qui oserait la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvait à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avait fait avait réveillé son père, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnaissant les chrétiens, cria de toutes ses forces : Au secours! aux voleurs! aux armes! Ces cris jetèrent le désordre parmi nous. Zoraïde s'évanouit : je me hâtai de l'emporter, sans m'occuper de ce qui se passait derrière moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivaient pêle-mêle; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'aperçus au milieu de nous le père de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la

bouche. J'appris que le renégat, à l'instant même où le vieillard avait poussé des cris, était allé le saisir, l'avait forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir; mais le renégat, d'une voix terrible, lui recommanda le silence s'il voulait conserver la vie.

Dès que Zoraïde aperçut son père, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osait parler ni faire un seul mouvement, fixait sur elle des yeux attendris, soupirait, ne pouvait comprendre comment sa fille, que je tenais encore dans mes bras, avait l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendait aussitôt la liberté à son père, elle allait se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéît à Zoraïde : mais nous étions en pleine mer; c'était commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulais cependant, je l'exigeais avec force, quand mes amis eux-mêmes, le renégat, tout l'équipage, déclarèrent qu'ils ne m'obéiraient point, qu'on ne ferait aucun mal au vieillard,

qu'on le remettrait à terre au premier endroit où l'on aborderait; mais qu'ils ne pouvaient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendaient. Je fus forcé de céder : Zoraïde entendit bien que c'était contre mon gré que l'on retenait son père : elle me regardait en pleurant; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi, saisit ma main qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veillait toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'ils n'étaient point nos captifs, qu'on leur rendrait la liberté aussitôt qu'on serait à terre. Ah! chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir couru tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement : que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chère que moi-même, et dont je ne croirais

pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce père malheureux avec un accent si tendre, avec des pleurs, des sanglots si touchans, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier transport, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'aperçut qu'elle était parée: Ma chère enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtemens ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton père eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il était encore heureux. Zoraïde baissa les yeux sans répondre: Le vieillard, plus étonné, la considérait en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettait son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisait porter au jardin, et qui restait toujours dans la maison d'Alger. Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette

cassette est-elle ici ? comment... Il ne peut achever : Zoraïde, pâle, tremblante, était prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse : Zoraïde est chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous ; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence, est-il vrai que tu sois chrétienne ? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton père à ses ennemis ? Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des pères ; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser.... Il est vrai, je suis chrétienne ; Lela Marien a voulu.... A ce mot, le vieillard se lève ; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre ; je la retins. Pendant ce temps, mes compagnons retirèrent Agimorato, que ses vêtemens avaient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer était loin d'être calme : le vent qui s'était élevé nous rejetait sur la côte d'Afrique. Comme cette côte était loin d'Alger, nous

résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution : nous posâmes des sentinelles; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au désir de Zoraïde, de mettre en liberté son père avec les Maures enchaînés. On m'obéit: à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on conduisit le vieillard: Chrétien, dit-il, cette malheureuse ne désire ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence : elle n'a quitté sa religion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide victime, qui abandonne ton père pour suivre tes ennemis! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance; je maudis l'amour que j'avais pour toi, les soins que j'ai pris de ton enfance, le charme que je trouvais à t'aimer! Sois sûre qu'Alla me vengera; sois sûre qu'il est dans le ciel un ami des pères qui punit toujours les enfans dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne!

Mes compagnons se hâtèrent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, était mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier : Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée; reviens, ma fille chérie; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces chrétiens tes trésors; reviens consoler ton père : il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir si tu m'abandonnes. Ah! mon père, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerais pour vous ma vie; mais une puissance invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignait toujours; nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraïde, au désespoir, me faisait craindre pour ses jours. Sa piété seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le

lendemain nous arriverions en Espagne; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins, soit que la malédiction d'un père ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnait le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui Un mouvement qu'il fit nous sauva : aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demandèrent en français qui nous étions, où nous allions. Le renégat voyant que c'étaient des Français, ne voulut pas qu'on répondît. Nous passâmes, dans un profond silence; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à la fois, nous envoyèrent des boulets ramés qui coupèrent notre mât, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours : douze Français, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous prirent, nous emmenèrent avec eux, en nous disant qu'ils corrigeaient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau français, on prit tout ce que nous avions : les bracelets, les

pierreries, les richesses de Zoraïde devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on ferait de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chère Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés ; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie ; et, tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin désert. La faible Zoraïde ne pouvait me suivre ; je la portais sur mes épaules, et je souffrais moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffrait elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler ; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant : aux Maures ! aux Maures ! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte ; nous allâmes

au-devant d'eux, et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu, que, tous, mettant pied à terre, nous embrassèrent avec tendresse, nous forcèrent de prendre leurs chevaux ; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga : nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de grâces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle une foule immense de peuple, qui l'environnait en pleurant. Chacun lui offrait sa maison, chacun la comblait de présens et de caresses. Après six jours passés à Velez, nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous prîmes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchons de notre but ; j'ignore si mon père est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes frères ; mais j'espère dans le Ciel qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde, je ne me plaindrai de rien ; c'est d'elle seule que je m'occupe : l'amour, la reconnaissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez

comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec lesquelles elle supporte la fatigue, la pauvreté; je lui sers d'écuyer, de père, de défenseur ; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira de m'honorer de sa main. Hélas! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir ; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espère, et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie, qui peut-être vous a paru longue ; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardenio, tous ceux qui l'avaient écouté, le remercièrent du plaisir que leur avait fait son récit. Fernand sur-tout, comme le plus riche, le pria d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvait lui manquer. Il mit à ces offres une telle grâce, une franchise si délicate, que le captif reconnaissant fut obligé de motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit était tout-à-fait fermée, lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez

de la place pour loger monsieur l'auditeur. A ce nom, l'hôtesse reprit d'une voix beaucoup plus douce : Assurément, monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison ; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son lit, et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendait de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paraissait avoir quinze ans. Elle était en habit de voyage ; et sa grâce, sa gentillesse attirèrent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvait à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur : Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château, qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asile aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quelles portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne ! Les rochers même, les montagnes se partageraient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planètes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'était arrêté pour écouter don Quichotte. Il le considérait de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisait, tandis que Cardenio, don Fernand, le curé, maître Nicolas, lui faisaient de grandes révérences, et l'invitaient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyait bien qu'étaient des gens de qualité, se confondait en politesses, ne savait au monde que dire, et reportait toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de don Quichotte. Enfin, après de longs complimens, lorsque la connaissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passerait la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé, et que les hommes resteraient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portait avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avait vu l'auditeur, avait senti son cœur palpiter, le considérait en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses

valets de lui dire le nom de son maître. Le valet répondit que c'était le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur des Indes à l'audience du Mexique, père de la jeune personne qui était avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avait laissé tout son bien.

Ne doutant point que ce ne fût son frère, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand, le curé, Cardenio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis; je crains de faire rougir mon frère. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs, je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde, et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille était à souper.

Seigneur, lui dit-il, après avoir lié la conversation, je fus long-temps camarade à Constantinople d'un homme de votre nom. C'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais il avait eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appelait ce capitaine? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le

curé. Il était des montagnes de Léon : et souvent il m'a raconté comment son père avait partagé son bien entre lui et ses deux frères; comment il choisit la carrière des armes, où il était sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avait conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les Français s'étaient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être traînés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutait attentivement, et des larmes bordaient ses paupières. Ah! monsieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de me dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frère aîné. Tout ce qu'il vous raconta est vrai : il choisit le parti des armes, je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frère alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon père, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa

générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore; mais il vit dans la douleur : il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah ! monsieur, que deviendra-t-il quand il saura les tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre ? Comment pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces Français, ce qu'ils ont fait de mon frère ? O mon bon frère ! si je savais où te rencontrer, j'irais, j'irais tout-à-l'heure te remettre en liberté, dussé-je rester à ta place ! Et cette bonne Zoraïde ! avec quelle joie je donnerais de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon père, et pouvoir l'appeler ma sœur !

Le captif, à qui son impatience n'avait pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutait à la porte ce qui se disait. Aux derniers mots de son frère, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement, et tout-à-coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, répète ;

Mon frère ! mon frère ! et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le curé, pendant ce temps, avait couru chercher Zoraïde. Il revint, la tenant par la main : Voici, dit-il, la libératrice de votre frère, voici cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possède, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble contre son sein; et ces jeunes beautés ne le quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte était prête à partir, convint d'emmener avec lui son frère et la belle Zoraïde, tandis qu'un courrier irait instruire le père, qui viendrait aussitôt les joindre. Le courrier partit sur-le-champ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins

ou les scélérats de géans qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance, et l'on intruisit l'auditeur du caractère de notre héros. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour était près de paraître; les quatre dames, enfermées dans leur chambre, se livraient ensemble au sommeil. Dorothée seule était éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormait de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantait avec art et méthode. Dans ce moment Cardenio vint frapper à la porte en disant : Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutait. Le muletier chantait ces paroles :

Dans une barque légère,
Hardi, tremblant tour à tour,
J'errais sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidait dans ma carrière,
Je voguais à sa lumière,
Je ne voulais que le voir.

Hélas! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, reparais,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvait. Elle l'éveille doucement, en lui disant : Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on nous donne. Claire, à demi endormie, comprenait à peine, en se frottant les yeux, ce que disait Dorothée. La voix continuait toujours; et Claire, devenue attentive, n'eut pas plutôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi m'avez-vous

réveillée? que ne puis-je toute ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accens de ce musicien? — Y pensez-vous, ma chère enfant? Cardenio vient de nous dire que c'était un muletier. — Oh! que ce n'est pas un muletier, madame : c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours, et je souhaiterais qu'il dît vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son âme. Mais le musicien chantait; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts dans ses oreilles, et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses lèvres de l'oreille de Dorothée, et la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeurait à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent toujours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortait guère que pour aller

au collége, m'aperçut, soit dans ma chambre, soit quand j'allais à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyais pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre, ce qui était bien me dire qu'il voulait se marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurais été charmée de me marier avec lui; mais, comme je n'avais point de mère à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée, et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon père n'était pas à la maison. Il me voyait mieux alors : et il était si reconnaissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautait tout seul de joie, et faisait des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étaient passés ainsi, quand mon père fut obligé de partir. J'ignore comment mon jeune voisin en fut instruit; ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussitôt, je suis bien sûre que c'était de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurais, je ne le vis plus à sa fenêtre. Nous partîmes; au bout

de deux jours, en entrant dans une auberge, j'aperçus mon amant à la porte en habit de muletier : il était si bien déguisé que mon cœur seul pouvait le reconnaître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardait beaucoup quand mon père tournait la tête, et moi je ne le regardais que lorsqu'il n'avait plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées par la chaleur, par la pluie; cela pour moi, pour moi seule. Oh! je vous assure, madame, que j'en ai bien compassion; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espère pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son père, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer : vous le direz de même, madame, quand je vous l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient de chanter, vous pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très-orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante, je tremble comme si j'avais la fièvre; je tâche de ne pas l'écouter, dans la crainte que mon père, venant à le reconnaître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je

vous répète avec vérité que de ma vie je ne lui ai dit un seul mot; et j'ai bien fait, car ce mot serait que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame; tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chère amie, répondit Dorothée en la baisant; laissez venir le jour, j'espère m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur, méritent. Oh! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, je vous prie, d'en parler à qui que ce soit; le père de ce jeune homme est si riche, qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus affligeraient mon père, et j'aimerais mieux mourir que de lui causer du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute, serait qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrais aussi à l'oublier, quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instans de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour: à notre âge, c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame, et je

n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire : Allons, ma chère enfant, il ne faut pas se désespérer ; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain ; nous verrons ce qu'il nous faudra faire. Oh ! rien du tout, répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormait comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel ; et poussant de profonds soupirs : O divine Dulcinée, s'écriait-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de grâces et de vertus, réunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable!

que fais-tu dans ce moment? daignes-tu penser à ton chevalier ? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de ses nouvelles : viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plus tôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon âme adore; mais tremble, en la saluant, de la toucher de tes rayons : j'en deviendrais plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu.....

Don Quichotte en était là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui à la clarté de la lune l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquelles la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander encore d'avoir pitié de

son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et, s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnaissance ! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore ; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela, nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici, au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. Il s'en gardera, reprit don Quichotte ; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho,

qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchans et l'appui des bons, cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet arrêté dans le trou à paille, il tremblait que son cheval ne fît quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non

plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Ce fut alors que notre héros désira de posséder cette épée d'Amadis, qui rompait tous les enchantemens; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidèle écuyer Sancho. Aucun enchanteur ne venait : Sancho, sans se souvenir qu'il eût un maître, ronflait sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'aprés le lever du soleil ! Eloignez-vous des glaçis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château ? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret ? Si vous êtes le cabaretier,

faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guère..... Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenait, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimait, comme on sait, les jumens. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisait les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle, notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps, s'alongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre qu'il rasait de l'extremité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des

efforts qui augmentaient ses souffrances ; il en jetait des cris affreux ; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges événemens arrivés dans l'hôtellerie.

Tandis que l'aubergiste inquiet courait aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors; tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible : Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demandèrent

si l'on n'avait pas vu dans l'hôtellerie un jeune homme à-peu-près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avait point remarqué; mais un des cavaliers, apercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria : il doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe par-dessus les murailles. On obéit, et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillèrent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure; mais esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier, le trouvèrent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisirent aussitôt : En vérité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre naissance ; et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva! Le jeune homme, à peine éveillé,

fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parlaient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son père. Il les regardait sans répondre. Allons, continuèrent-ils, préparez-vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez résolu de faire mourir votre père de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su, reprit don Louis, que j'avais pris ce chemin ? — Par un étudiant de vos amis, à qui vous aviez confié une si belle entreprise, et qui n'a pu résister aux larmes de votre père. Sur-le-champ nous sommes partis à cheval pour tâcher de vous rattraper, et de vous ramener à notre bon maître. C'est ce que nous allons faire tout-à-l'heure — Oui, si cela me plaît, s'entend. — Mais nous comptons fort que cela vous plaira. — Je vous conseille de n'y pas compter.

Un valet, auprès duquel se tenait cette conversation, courut raconter à Fernand ce qui se passait à l'écurie, et lui dire que ces voyageurs appelaient *don* le jeune muletier, qui refusait de les suivre à la maison de son père. Cardenio ne doutant point que ce ne fût le même qui avait chanté, voulut aller à son secours avec Fernand. Dorothée, qui sortait de sa chambre, se hâta de dire à Cardenio tout ce qu'elle avait

appris de Claire; et Claire, arrivant bientôt après, pensa s'évanouir de frayeur, lorsqu'on l'instruisit de l'arrivée des cavaliers venus pour prendre le jeune homme. Toute l'hôtellerie fut troublée. Don Louis, environné des quatre domestiques de son père, leur déclarait qu'il ne voulait pas retourner avec eux. Les autres le tenaient par le bras et le menaçaient d'employer la force. Fernand et Cardenio prenaient le parti de don Louis. Le bruit devenant plus fort, l'auditeur, le curé, le barbier, don Quichotte lui-même, accoururent. L'auditeur, qui ne savait rien, voulut interposer son autorité; mais, en regardant le jeune homme, il le reconnut pour le fils de son voisin de Madrid. Il s'avance alors et va l'embrasser, en lui disant: Qu'est-ce ceci, seigneur? quel enfantillage ou quelle grande affaire vous engage à vous déguiser d'une manière aussi peu digne de vous? Don Louis ne répondit pas, baissa les yeux; et quelques pleurs vinrent border ses paupières. L'auditeur, ému de ses larmes, pria les quatre domestiques de le laisser; et le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causaient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui

venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer; l'hôte les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tardèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. Hélas! répondit notre héros, ce serait de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicon la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne; il sera mort avant tout cela. Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothée, et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril.

La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis long-temps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc, lui dit l'hôtesse ? — Je réfléchis, répondit-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer : c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, pensèrent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point Don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutait, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son père, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main, qu'il serrait avec tendresse, je ne veux rien vous cacher : votre bonté ne s'offensera point d'une confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille : je l'adore depuis cet instant; je ne peux aimer qu'elle au monde; je

ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, monsieur; jamais elle ne m'a parlé : nous nous sommes regardés de loin : c'est la seule témérité que notre amour se soit permise; pardonnez-la-moi, je vous prie. Vous connaissez mes parens, ma naissance, ma fortune; si je ne vous parais pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom : mon respect, ma reconnaissance, s'efforceront de le mériter; et si mon père est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui conserver son unique enfant.

A ces mots le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec tendresse, et le prie de lui laisser quelques instans de réflexions. Il revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son père. Don Louis, transporté de joie, baisait les mains de l'auditeur, suivait tous ses pas en tenant sa simarre, et déclarait hautement qu'il ne le quitterait plus.

La paix était rétablie, les discours de don

Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste, le calme allait régner dans le château, lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles apaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin: et vous allez, par dieu! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers : et voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattans. Justice! justice! disait le barbier; ce voleur, non content de retenir mon bien, vient encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondit Sancho, je ne suis point un voleur; et monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assenés. Don Quichotte, témoin de

tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort : dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnais: mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs ; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattans, saisit le bât qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui

du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comme ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant qne dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez-là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV.

Où l'on achève de vérifier ce que c'était que l'armet de Mambrin, et le harnais devenu bât.

EH BIEN ! messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà : vous le voyez : comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe ? je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble ? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin ? Maître Nicolas, s'avançant alors avec un air grave : Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence, car j'ai l'honneur d'être votre confrère depuis vingt ans ; vous pensez que je connais un peu les instrumens de notre profession : je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connais de même les armets.

D'après cela, mon cher confrère, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit don Quichotte; il y manque la visière; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah! Dieu me soit en aide! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes, qui ont l'air d'honnêtes gens, prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnais. Il me paraît tel, reprit don Quichotte; mais je répète que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnais,

parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantemens n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand; et pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde : Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges unanimement ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harnais un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjuge à Sancho et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer.... Allons, finissons, interrompt don Quichotte; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve !

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis : mais ceux qui n'étaient pas au fait, sur-tout les quatre do-

mestiques de don Louis et trois archers de la Sainte-Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces archers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et d'un ton colère : Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis-tu, scélérat infâme, lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance; qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la Sainte-Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confrères. Les domestiques de don Louis environnent leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Don Louis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille Maritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Claire était

presque évanouie. Dorothée et Lucinde la secouraient. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménageait pas la Sainte-Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à gauche. Ce n'était partout que fureurs, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattans acharnés étaient prêts à verser du sang.

Tout-à-coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre: Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute, si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle discorde agite ici ses flambeaux, comme elle les agita dans le fameux camp d'Agrammant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi? N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agrammant dont la prudence peut nous accorder? Approchez, monsieur le curé; approchez, monsieur l'auditeur; soyez Agrammant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trève. Les valets de don Louis n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand, qui se fit connaître, s'était chargé du jeune homme, et l'emmenait en Andalousie. Le curé remit en secret quelqu'argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agrammant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.

CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

DON Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée : Illustre infante, dit-il, vous n'ignorez pas que, surtout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi nous arrêter si long-temps dans ce château ? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir : partons, partons dès ce moment ; et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit l'infante, après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur : elle présage vos triomphes,

elle augmente ma reconnaissance. Commandez j'ai remis mon sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. — Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir ; il répond en branlant la tête : Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se passe ; soit dit sans offenser les coiffes. Eh ! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi ? — Oh ! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons ! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter ? — Non, monsieur, il ne s'agit point de périls; il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunte ma mère, parce que si elle l'était, elle n'irait pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il était vrai que Fernand avait, à la dérobée, obtenu peut-être quelques baisers de celle qui

le regardait comme son époux. Sancho l'avait vu : depuis ce moment il n'aimait plus tant Dorothée, et trouvait ces familiarités indignes d'une grande reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourraient peindre ou exprimer l'épouvantable colère dont fut transporté don Quichotte? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout-à-coup s'écrie : Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace, coupable contre les per-

sonnes royales : sors ; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'était remise, voulut apaiser don Quichotte : Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer ; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez ; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garans qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves : sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié, quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-puissant ! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné ; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. Don Quichotte assura qu'il n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vrai, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés ; toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allèrent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros, éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif, et marchèrent vers la charrette. Comme ils passaient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier : O vaillant chevalier de la Triste figure ! que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier : tu ne pouvais autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achèvera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tour-

terelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur père; ces grands événemens arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive Daphné parcoure deux fois douze fois les brillans signes du Zodiaque. Et toi, ô le plus fidèle, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la fleur de la chevalerie : tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faîte de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernières paroles, la voix s'affaiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses, répondit avec un soupir : Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop long-temps languir dans cette prison; je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnaissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager.

Sancho, qui écoutait et voyait tout, en se méfiant cependant que ce ne fût un tour qu'on jouait à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

Tandis qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle, les enchantemens ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho, Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais trop

que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant ! comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons ? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici ; mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh ! que nenni ! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur : vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien ! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. Sancho montrait don Fernand. Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récom-

pense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, sur-tout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'aurait l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé : le conducteur des bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette, aux deux côtés de laquelle étaient les archers, l'escopette à la main. Derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tirait après lui Rossinante, et, derrière Sancho, maître

Nicolas et le curé masqués réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait roide, grave, droit, immobile, comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et, ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre : Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'envie attaque souvent les héros, sur-tout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui

fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la Triste figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs ; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé, et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : Oui, enchanté ! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc ! Cela m'était assuré ; mais la roue de fortune tourne encore plus vite que celle d'un

moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendait à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. Ah! ah! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le

ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous me parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont, affaiblit un peu ce danger : jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous ; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espèce de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les états du Prêtre-Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul? On a beau me dire que dans des fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré : cela n'est pas vrai; car cette imagination veut me plaire; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité ; il faut qu'elle s'appri-

voise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison, qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute : et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il était aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modèles des vertus et de l'héroïsme ? J'aimerais à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour à tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerais à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un père au milieu de ses enfans : je ne me plaindrais point que ces récits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en dirait l'auteur, en attendrissant les âmes sensibles, n'offensât jamais les oreilles

chastes. Alors j'estimerais vraiment les romans de chevalerie ; je leur assignerais une place après l'épopée, la tragédie, la comédie. On peut être épique en prose : et je ne serais point l'ennemi d'un genre qui tenant presque également à la poésie et à l'éloquence, nous procurerait un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

Hélas ! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites ; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont ? Vous parliez tout-à-l'heure de la comédie : n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol ; théâtre qui aurait pu nous élever au-dessus des autres nations ? Rappelez-vous trois de nos pièces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra* ; elles sont dans les règles de l'art ; elles nous annonçaient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens. Comparez-les à celles d'à-présent, où le vulgaire court avec tant de plaisir. Dans celles-ci point d'unité, point de suite, point de règles : nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes

tels qu'ils sont, nous peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans choix événemens sur événemens, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la première journée en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique ; et, si la pièce avait quatre journées, l'Amérique ne leur échapperait pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le règne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applaudit à la prise. Trois ou quatre pauvres spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur ; on ne les écoute point, et la pièce va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorans et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce. La comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques-uns d'entre eux connaissent fort bien toutes les règles qu'ils violent ; ils seraient en état de bien faire, la nature leur en avait

donné le talent : mais ils préfèrent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudissemens d'un jour. Je ne puis sur-tout le pardonner à un des plus beaux génies de notre Espagne, dont le nom justement célèbre est honoré de l'Europe entière, et qui, par une faiblesse coupable pour un public indigne de lui, néglige souvent d'être parfait (1).

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudrait d'abord ramener peu à peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie et de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens seraient blessés, en répandant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes gens ces modèles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, allaient continuer à discuter, lorsque le barbier les fit

(1) Cervantes a voulu parler de Lope de Vega, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradicteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter : il leur offrit de bonne amitié les provisions qu'il portait avec lui ; et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience, je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses ; c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement ; et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver clair comme le jour que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit don Quichotte, parle avec toute liberté ; méfie-toi cependant de ce qui paraît à tes yeux. Il est très-possible et très-vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé afin de mieux nous tromper : ces métamorphoses ne

leur coûtent guère ; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh ! monsieur, je ne suis qu'un sot, ou il y a quelque anguille sous roche : ma petite question va le démontrer ; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils ; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. — Sans doute ; je désire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien ; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errans possibles, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre ; je vous demande.... — Oh ! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle, je désirerais vivement d'avoir cette liberté. — Justement, voilà le nœud ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeaient ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes. Or ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté.

Comme l'écuyer parlait ainsi, la charette

arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étaient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La première chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en alongeant son maigre corps. De là courant à Rossinante : Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espère de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots prononcés d'une voix altière, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre don Quichotte et le chanoine.

NOTRE héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder; il ne comprenait point que cet homme qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire en-

chanté? Vous savez aussi bien que moi que les histoires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne blâme point que les récits des hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses : mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errans? Allons! seigneur don Quichotte, revenez enfin à vous-même, faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutait le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but

de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errans, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine, charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avait dit avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes motifs de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guerara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails ? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de Geneviève et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone était la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand'mère me disait en voyant passer une vieille femme coiffée d'une manière antique : Mon petit-fils, regarde bien,

voilà la dame Quintagnone. Ma grand'mère l'avait donc connue, ou du moins avait vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie, un Artus, roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Magdelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisait mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, et auprès de la selle de Babiéça, ce fameux coursier du Cid : ce qui prouve, ce me semble, d'une manière incontestable, que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverais de même, par des monumens authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de Léonais, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires; que leurs histoires sont certaines; et que pour les révoquer en doute il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant, que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas char-

mé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpens, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât : Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac, j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal : j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers : je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorans, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monumens des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature... J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamant, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'in-

troduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nu comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, par ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparaît : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là ; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit état à mon fidèle écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par-là que nous finirons, en dépit de tous les envieux ; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît ; et ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie ; et vivant à ma fantaisie, je suis content ; et, étant content, je n'ai plus rien à souhaiter : et, n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit : jusqu'au

revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout-à-coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

Depuis long-temps la terre altérée demandait au ciel de la pluie : les habitans de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitens blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitens, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des malandrins qui enlevaient une jeune princesse dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie : C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les

chevaliers errans sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchans entraînent captive ! que deviendrait-elle, je vous le demande, si mon bonheur ne m'eût conduit ici ? A ces mots il pique des deux, prend le galop, court aux pénitens.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier : Arrêtez, seigneur don Quichotte, vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique; prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge, c'est Notre-Dame ! ne badinez pas, seigneur don Quichotte. Notre héros n'écoutait rien. Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre pénitens qui portaient l'image s'arrêtèrent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantaient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier : Mon frère, nous sommes las, et la chaleur nous accable; dépêchez-vous de parler si vous avez quelque chose à nous dire, mais tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, reprit don Quichotte; rendez tout-à-l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prouvent assez que

vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule, et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut que don Quichotte ne remuait plus; et, croyant l'avoir tué, se mit à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitens, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heu-

reusement le curé de don Quichotte connaissait le curé des pénitens. Ils se parlèrent, s'expliquèrent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Pendant ce temps le triste Sancho embrassait le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie! s'écriait l'écuyer en pleurs; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche! honneur de ton pays, gloire de la Manche et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les faibles! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avait promis de payer mes services avec une île voisine de la mer! Je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchans, le protecteur des bons, fier avec les humbles, humble avec les fiers; en un mot, chevalier errant.

Cette dernière parole fit revenir don Quichotte; il rouvrit les yeux, et, d'une voix faible: O ma chère Dulcinée! dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous

laisserons passer cette mauvaise veine; et puis nous recommencerons plus heureusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche, tous les paysans rassemblés sur la grande place environnèrent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir; et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçans. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si

l'âne était en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. Dieu soit loué! reprit Thérèse; à présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfans? Voyons, voyons tout cela. Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'a quittée! — C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi; mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île! — Gouverneuse! mon ami, je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très-agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans

sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, sur-tout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauraient bien l'en empêcher; mais cette promesse fut vaine; don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisième sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que don Quichotte fut à Saragosse, où l'on célébrait des joutes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sépulture, seraient absolument ignorés, sans un vieux médecin qui, dans les décombres d'un ermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvrait cette caisse, il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de don Quichotte, de Dulcinée, de Rossinante, et du fidèle Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnèrent l'espoir que les parchemins contenaient la suite des aventures du héros. Il consacra des années

à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout ; et si le public accueille avec quelque indulgence cette première partie, je ne doute pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable, ni peut-être moins intéressante.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




BIB